

LA TRÉSORIÈRE

TRAGÉDIE

Jacques GRÉVIN (1538-1570)

1561

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr,
Novembre 2020. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique
uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des
oeuvres sous droits.

LA TRÉSORIÈRE

TRAGÉDIE

PAR JACQUES GRÉVIN DE CLERMONT EN
BEAUVAISIS.

À PARIS, Pour Vincent Sertenas, demeurant en la rue
Notre-Dame, à l'enseigne Saint-Jean-l'Evangeliste, et en sa
boutique au Palais, en la galerie par où on va à la Chancellerie.
ET Pour Guillaume Barbé rue Saint-Jean de Beauvais, devant le
Béllérophon.

M. D. LXI. AVEC PRIVILÈGE

AU LECTEUR

La liberté des poètes comiques a toujours été telle, que souventes fois ils ont usé de mots assez grossiers, de sentences et manières de parler rejetées de la boutique des mieux disants, ou de ceux qui pensent mieux dire : ce que par aventure l'on pourra trouver lisant mes Comédies. Mais pourtant il ne se faut renfrogner, car il n'est pas ici question de farder la langue d'un mercadant, d'un serviteur ou d'une chambrière, et moins orner le langage du vulgaire, lequel a plutôt dit un mot que pensé. Seulement le Comique se propose de représenter la vérité et naïveté de sa langue, comme les moeurs, les conditions et les états de ceux qu'il met en jeu : sans toutefois faire tort à sa pureté, laquelle est plutôt entre le vulgaire (je dis si l'on change quelques mots qui ressentent leur terroir) qu'entre ces courtisans, qui pensent avoir fait un beau coup, quand ils ont arraché la peau de quelque mot Latin, pour déguiser le Français, qui n'a aucune grâce (disent-ils), s'il ne donne à songer aux femmes, comme s'ils prenaient plaisir de n'être point entendus. Tu ne trouveras donc étrange, Lecteur, si en ces Comédies tu ne trouves un langage recherché curieusement, et enrichi des plumes d'autrui : car je ne suis point de ceux qui font parler un cuisinier des choses célestes et descriptions des temps et des saisons, ou bien une simple chambrière française des amours de Jupiter avec Léda, et des vaillantises d'Alexandre le Grand. Je me contente seulement de donner aux Français la Comédie en telle pureté qu'anciennement l'ont baillée Aristophane aux Grecs, Plaute et Térence aux Romains. Ce que je me suis proposé toujours en écrivant ce poème, ainsi qu'ont pu apercevoir ceux qui ont vu la Maubertine première Comédie que je mis en jeu, et que j'avais bien délibéré te donner, si elle ne m'eût été dérobée. Toutefois celles-ci pourront suffire pour montrez le chemin à ceux qui viendront après nous. Tu peux donc, maintenant, ami Lecteur, averti de ce point, te mettre à lire ce poème ; et si tu trouves quelque chose qui ne soit à ton goût, souviens-toi que ce n'est chose étrange, si ceux qui vont les premiers en un désert et pays inconnu se fourvoient souventes fois de leur chemin.

ENTREPARLEURS

LOYS, gentilhomme.
RICHARD, serviteur.
LE TRÉSORIER.
MARIE, fille de la Trésorière.
LE PROTONOTAIRE.
BONIFACE, serviteur.
CONSTANTE, trésorière.
SULPICE, marchand.
THOMAS, serviteur.

AVANT-JEU

*CETTE COMÉDIE FUT FAITE PAR LE COMMANDEMENT DU
ROI HENRI II POUR SERVIR AUX NOCES DE MADAME
CLAUDE DUCHESSE DE LORRAINE, MAIS POUR QUELQUES
EMPÊCHEMENTS DIFFÉRÉE : ET DEPUIS MISE EN JEU A
PARIS AU COLLÈGE DE BEAUVAIS, APRÈS LA SATIRE QU'ON
APPELLE COMMUNÈMENT LES VEAUX, LE V FEVRIER, M. DC.
LVIII.*

LE PROLOGUE

Non, ce n'est pas de nous qu'il faut,
Pour accomplir cet échafaud,
Attendre les farces prisées
Qu'on a toujours moralisées :
5 Car ce n'est notre intention
De mêler la religion
Dans le sujet des choses feintes.
Aussi jamais les lettres Saintes
Ne furent données de Dieu,
10 Pour en faire après quelque jeu.
Et puis tout' ces farces badines
Me semblent être trop indignes
Pour être mises au devant
Des yeux d'un homme plus savant.
15 Celui donc qui voudra complaire
Tant seulement au populaire,
Celui choisira les erreurs
Des plus ignorants bateleurs :
Il introduira la Nature,
20 Le Genre-humain, l'Agriculture,
Un Tout, un Rien, et un Chacun,
Le Faux-parler, le Bruit-commun,
Et telles choses qu'ignorance
Jadis mêla parmi la France.
25 Que pourrons-nous donc inventer
Afin de chacun contenter ?
Quoi ? Le badinage inutile
Par qui quelquefois Martin-Ville
Se fit écouter de son temps ?
30 Quoi ? Demandez vous ces romans
Jouez d'une aussi sotte grâce
Que sotte est cette populace
De qui tous seuls ils sont prisés,
Vous êtes bien mieux avisés,
35 Comme je crois : votre présence
Mérite avoir la jouissance
D'un discours qui soit mieux limé.

Aussi avons-nous estimé
 Que la gentille poésie
 40 Veut une matière choisie,
 Digne d'être mise aux écrits
 De ceux qui ont meilleurs esprits
 Et non pour être ainsi souillée,
 Ou en mille parts détaillée
 45 Par ceux qui encore ne l'ont pas
 Saluée du premier pas :
 Et qui pensent malgré Minerve
 La retenir ainsi que serve,
 Ou dans l'escale la lier
 50 Ainsi qu'un petit écolier.
 Non, non, ce n'est pas sa nature
 Qu'elle s'en voise à l'aventure
 Vers celui qui la veut avoir.
 Il faut premièrement savoir
 55 Petit-à-petit sa pensée :
 Car elle ne veut être forcée,
 Ni traitée, comme souvent
 Nous l'avons vue auparavant
 Au joug d'une plume marâtre.
 60 N'attendez donc en ce Théâtre
 Ne farce, ne moralité :
 Mais seulement l'antiquité,
 Qui d'une face plus hardie
 Se représente en Comédie :
 65 Car onc je ne pourrai penser,
 Qu'aucun se voulût courroucer
 Encontre nous, si pour mieux faire
 Nous voulons aux doctes complaire.
 Or sachez qu'en tout ce discours,
 70 Nous représentons les amours
 Et la finesse coutumière
 D'une gentille trésorière,
 Dont le métier est découvert
 Non loin de la place Maubert.
 75 Vrai est que le Protonotaire,
 Principal de toute cette affaire
 Est de notre université.
 Mais j'ai un peu trop arrêté,
 Il vaut mieux avec le silence
 80 Vous en donner la jouissance.

Voiser : Se divertir, s'amuser.

Ne : ancienne forme de ni.

Marâtre : Mauvaise mère. Ce n'est pas une mère, c'est une marâtre. Ici, sens figuré et adjectivé.

Proronotaire : Officier de Cour de Rome qui a un degré de prééminence sur les autres Notaires. [F]

ACTE I

SCÈNE I.

Loys, Richard.

LOYS.

Et bien Richard, quelle nouvelle
Apportes-tu de ma cruelle ?
Veut-elle doncque être toujours
Ainsi peureuse en ses amours ?

RICHARD.

85 Monsieur, je crois que la pauvrete
Sans aucun repos vous souhaite
Entre ses bras ; voulez-vous mieux ?

LOYS.

Je pense, moi, que tous les Dieux
Prennent plaisir en mon martyre :
90 Incessamment mon mal empire,
Sans toutefois avoir cet heur
D'apaiser mon amour vainqueur.

Heur : rencontre avantageuse. (...) [F]
[antonyme de malheur]

RICHARD.

Non non, Monsieur, j'ai espérance
Que vous en aurez jouissance
95 En peu de temps. Laissez moi faire,
C'est mon office, dont j'espère
En faire si bien mon devoir.

LOYS.

Oui, mais toujours le vain espoir
Trompe ma trop grande constance
100 Au milieu de mon impuissance.

RICHARD.

Vraiment une telle beauté
A bien un amant mérité :
Et d'autant qu'êtes languissant,
D'autant quand serez jouissant
105 Le plaisir sera désirable.

LOYS.

Mais toujours pauvre misérable
Le jour je me mourrai cent fois
Pour son amour, et toutefois
Déjà je prévois que l'issue
110 Sera de quelque maigre vue.
Cela ne vient point que ma race
Ne fut digne d'avoir la grâce
D'une dame de plus haut lieu :
C'est, c'est bien plutôt quelque dieu
115 Qui me cachait dedans son sein
L'impuissance de mon dessein.

RICHARD.

Monsieur, je me tiendrais heureux
De mourir étant amoureux
D'une si parfaite beauté.

LOYS.

120 Richard, Richard, la cruauté
De cet archerot qui me dompte
Selon son fier désir, surmonte
L'extrême douleur de la mort.

Archerot : Petit archer, nom donné à
Cupidon. [L]

RICHARD.

Nous sommes en cela d'accord :
125 Mais à cette longue espérance
Opposez votre jouissance.

LOYS.

Encore, Richard, je t'assure
Que tout le malheur que j'endure
N'est rien, si tu peux faire tant
130 Qu'en la parfin je sois content.

Parfin : fin.

RICHARD.

Ce n'est pas moi qu'il faut prier :
Il ne tient qu'à ce trésorier.

LOYS.

Le mari est-il averti ?

RICHARD.

Non, non, mais il n'est pas parti
135 Ainsi qu'elle pensait.

LOYS.

Comment ?

RICHARD.

Pour s'en aller faire un paiement
En Languedoc. Lui délogé,
Votre malheur sera changé
En un perdurable plaisir :
140 Car alors vous aurez loisir
De recouvrer le temps perdu.
Si avez longtemps attendu,
Reprenez hardiment courage.

Perdurable : Qui doit durer jusqu'à la
fin. [L]

LOYS.

145 Ha, Richard, pourquoi d'avantage
As-tu celé mon doux repos ?

RICHARD.

Il ne venait pas à propos :
Encore votre joie augmente
De plus en plus par cette attente.
Et si je m'en rapporte à vous,
150 Si vous ne trouvez pas plus doux
Le plaisir, par le tardement,
Que n'eussiez au commencement.

Tardement : Action de tarder. [L]

LOYS.

Vraiment, Richard, pour ton devoir
Tu mérites de recevoir
155 D'un plus grand seigneur le loyer.

RICHARD.

Monsieur, il ne faut qu'employer
Richard, quand il est question
De conduire une faction ;
Ainsi le serviteur doit faire,
160 Pour à son bon maître complaire,
Le devoir, comme il appartient,
Jusques à la mort, s'il convient
L'endurer pour l'amour de lui.

LOYS.

165 Mais dis, Richard, est-ce aujourd'hui
Que notre trésorier se part ?

RICHARD.

Penseriez-vous bien que Richard
Vous le dit s'il n'était ainsi ?
Vie, mettez-moi tout souci
Sous le pied.

LOYS.

170 Me doit encore mon quartier : Mais ce Trésorier

Il faut que tu sois diligent
De recouvrer tout cet argent
Avant qu'il parte : et qui plus est,
Je lui paierai son intérêt,
175 S'il veut faire du rigoureux :
Car à ces braves glorieux
Il faut quitter une moitié
Pour avoir l'autre

RICHARD.

L'amitié

180 Vaut bien cela, c'est pour l'usage
De son ennuyeux cocuage.

LOYS.

Va-t'en vers lui, voilà quittance :
Que s'il veut faire quelque avance,
Promets lui le vin hardiment.

RICHARD.

Je m'y en vais.

LOYS.

Pareillement,

185 Fais les recommandations
De mes journalles passions
À ma damoiselle et maîtresse :
Que si de ma longue détresse
Elle a quelque compassion,
190 Qu'elle me donne assignation
Pour par un doux contentement
Mettre la fin à mon tourment.

RICHARD, seul.

Mon maître a bien ce qu'il lui faut,
Encore qu'il ait le coeur haut ;
195 Et qu'il ne veuille être dompté,
Si est-ce qu'il est surmonté
Par une femme aussi commune
Que les divers cours de la Lune.
Elle peut tant envers mon maître,
200 Que par babil elle l'a fait être
Un parangon de pauvreté :
Et sous l'ombre d'une beauté
Qu'elle vend plus cher qu'au marché,
Elle lui a jà arraché
205 Les biens, l'honneur et les amis :
C'est une mer, où il a mis
Mille trésors qu'elle dévore,
Sans les regorger : et encore
Qu'il lui donne tant qu'il voudra,
210 De rien plus il n'en adviendra
À mon maître qu'elle déçoit,
Ni à elle qui le reçoit.
Et cependant, mille langueurs,
Et dix mille amoureux vainqueurs

215 Tourmentant son coeur attisé,
Je pensais qu'il fut plus rusé,
Vu qu'il a tant hanté les armes,
Les courtisans et les gendarmes :
Mais les plus fins y sont trompés,
220 Et les plus légers attrapés,
Tant seulement sous l'apparence
D'une légère jouissance.
Encore si pour sa beauté
Elle valait le décrotté,
225 Je dirais : mais quoi ? Seulement
La façon de l'habillement
Vaut autant que la bague entière.
Et bien, c'est une trésorière,
Laquelle par son doux parler
230 Sait bien un homme emmieler.
Mais par ma foi j'estime autant
Ma Marion, et suis content
Encore plus de mes amours
Que non pas lui de son velours,
235 Sans qu'il me la faille prier.
Mais n'est-ce pas mon trésorier
Que je vois venir droit à moi ?

SCÈNE II.

Le Trésorier, Richard.

LE TRÉSORIER.

Puisque c'est l'affaire du Roi
Je ne diffère m'absenter,
240 Afin d'un chacun contenter :
Le gain récompense le mal.
Qu'on fasse seller mon cheval.

RICHARD.

Tant mieux il est prêt de partir ;
La dame pourra partir
245 La jouissance de son corps,
Puisque Monsieur s'en va dehors.

LE TRÉSORIER.

Encore ai-je quelque douleur
De laisser ma femme en sa fleur :
Car, las ! Cette tendre jeunesse
250 Ne pourra porter la détresse
De mon absence : et puis ces gens
Qui sont soigneux et diligents
À tromper une créature,
Qui sera simple de nature ;
255 Vrai, que je tiens tant de ma femme,
Qu'avant me faire un cas infâme
Plutôt endurerait la mort.

| Vers, 247. Encore est graphié Encor'.

RICHARD.

Hélas, jamais ne lui fit tort,
Elle est de bonne parenté.

LE TRÉSORIER.

260 Pensez qu'un homme est tourmenté,
Depuis qu'il lui convient souvent
Aller à la pluie et au vent.
Délaissant avec le ménage
La femme en la fleur de son âge.

RICHARD.

265 Le coeur lui faut, la conscience
Lui fait connaître son offense.

LE TRÉSORIER.

Il ne m'est rien plus agréable
Qu'avec ma femme désirable
Jourir du bien que Dieu me donne.
270 Mais quoi ? La pratique en est bonne :
Car je pourrai, si je suis sage,
Pratiquer en ce mien voyage
Trois mille francs en peu de jours.

RICHARD.

Cependant comment les amours
275 Se demerront, la damoiselle
Ne sera du tout si rebelle
Qu'auparavant : car le loisir
Lui fera mille fois choisir
Le bon moyen, l'heure et le temps
280 Pour rendre ses amis contents,
Tant le courtisan que son page.
Mais il faut faire mon message,
Craignant qu'en quelque coin de rue
Je ne le perde de la vue :
285 Puis je pourrais venir trop tard.
Dieu gard' monsieur.

LE TRÉSORIER, apercevant Richard.

Et bien Richard,
Comment va du seigneur Loys ?

RICHARD.

Il a toujours dix mille ennuis
Qui le tourmentent, pour autant
290 Qu'il n'a pas son argent content,
Et si ne voit qui en apporte.
Et qui pis est, jamais sa porte
N'est sans un marchand ennuyeux,
Qui se présentant à ses yeux
295 Le menace pour son argent

De lui envoyer un sergent.

LE TRÉSORIER.

Richard, par Dieu c'est comme moi,
Car maintenant je ne reçois
À peine rien de mon office.
300 Encore pour faire service
À quelques uns, toujours j'avance,
Et si ma foi, la récompense
Que j'en reçois, n'est comme rien.

RICHARD.

Vertubieu : je vous entends bien,
305 Le paiement n'est encore prêt,
Nous demandons un intérêt,
Voilà comment vous êtes doux.
Je suis venu par devers vous
Pour entendre tant seulement
310 Si mon maître aura le paiement
De son quartier que lui devez.

LE TRÉSORIER.

Vous êtes fort mal arrivés,
Vous venez après la bataille
Je ne sache pas une maille.

RICHARD.

315 Comment, monsieur ? Et cependant
Mon maître sera attendant
Votre retour ?

LE TRÉSORIER.

Il le faut bien.

RICHARD.

Mais, Monsieur, pensez-vous combien
Ce lui est chose insupportable
320 D'être si longtemps redevable
À un tas de gens importuns ?

LE TRÉSORIER.

Vraiment Richard, je sais aucuns
Qui m'ont voulu donner le quart
De leur paiement.

RICHARD.

325 N'a point telle commission :
Pour donner une portion
De l'argent, il le fera bien.

Ma foi, Richard,

LE TRÉSORIER.

C'est bien parlé : viens ça, combien
Veut-il donner pour l'intérêt,

330 S'il trouve son argent tout prêt ?
Quant est de moi, je ne l'ai pas :
Mais il n'y a que quatre pas
Jusqu'au logis d'un mien ami.

RICHARD, à part.

335 Le Trésorier n'est endormi,
Se voyant en main la fortune;
De pouvoir gagner la pécune.

LE TRÉSORIER.

Que dis-tu Richard ?

RICHARD, haut.

En comptant ci-dessus mes doigts,
Combien il voudrait bien donner.

Je songeais,

LE TRÉSORIER.

340 Je ne pourrai plus séjourner.

RICHARD.

De trois cents livres vingt écus.

LE TRÉSORIER.

Ha vraiment il mérite plus.
Voudrait-il bien en donner trente ?

RICHARD.

345 Pour vingt et cinq, qu'il se contente :
Je vous ferai récompenser,
Si voulez encor avancer.

LE TRÉSORIER.

350 Je le veux à même profit :
Aussi je voudrai qu'il me fit
Quittance des paiements entiers
Qu'il recevra des deux quartiers.

RICHARD.

Vous les aurez.

LE TRÉSORIER.

355 Aussi m'en faire aucun défaut.
Car je veux partir dans une heure :
Pourquoi soyez en mon demeure
Incontinent.

Mais il ne faut

RICHARD, seul.

Jamais ils ne seront lassés
De prendre argent de toutes parts :

C'est bien assez.

Pécune : Terme vieilli et familier.
Argent comptant. [L]

Il n'est pas des pauvres soudards
Desquels ces braves trésoriers
360 N'attirent tous jours les deniers :
Mais au besoin il se faut taire.

Soudard : Terme familier. Homme qui a longtemps servi à la guerre et qui en a les habitudes ; il se prend en mauvaise part, soit par moquerie, soit pour exprimer la grossièreté ou la barbarie. [L]

Il sort.

SCÈNE III.

Marie, Richard.

MARIE.

Dieu, Monsieur le Protonotaire
Est négligent en ses amours.
J'ai vu le temps que tous les jours ;
365 Il passait devant la maison
Cinquante fois, mais la saison
Comme je crois lui est venue,
Qu'il ne va plus parmi la rue :
Pensez qu'il est devenu sage.

RICHARD, à part.

370 Si je joue mon personnage,
Je saurai d'elle tout' l'affaire
De ce jeune Protonotaire.

MARIE.

Nous fuyons toujours notre bien,
Jamais, jamais à un bon chien
375 Ne tombera quelque bon os :
Après qu'ils ont tourné le dos,
Ils font les meilleures risées
De celles qu'ils ont abusées.

RICHARD.

Les plus rusés y sont donc pris.

MARIE.

380 Quant ils ont l'amour entrepris
De quelque dame, à Dieu comment
S'ils en ont eu contentement.

RICHARD.

Autant ailleurs c'est ma devise.

MARIE.

385 Voilà mademoiselle éprise
De l'amour d'un jeune écolier,
Qui n'a le sou pour employer,
Et veut être aimé à crédit.

RICHARD, à part.

Ne l'avais-je donc pas bien dit ?

MARIE.

390 Le seigneur Loys cependant
Est à son amour prétendant,
Sans toutefois avoir cet heur
D'apaiser sa trop grande ardeur,
Si n'est de quelque vaine course;
Lui qui a plus d'écus en bourse
395 Que l'autre n'a pas de deniers.
Mais voilà comment les derniers
Seront toujours favorisés,
Et les plus fermes déprisés.

RICHARD.

400 J'entends le noeud de la matière,
Il se faut garder du derrière;

MARIE, apercevant Richard.

Voici Richard le serviteur
Du seigneur Loys ; j'ai grand peur
Qu'il n'ait entendu ce qu'ai dit;
Au pis, j'en ferai contredit.
405 Mon Dieu, Richard, venez avant.

RICHARD.

Que faites-vous ici devant ?

MARIE.

Rien, sinon que ma damoiselle
Veut parler à vous.

RICHARD.

Que veut-elle ?

MARIE.

410 Quant à moi, je ne le sais pas,
Elle est jà descendue en bas.

ACTE II

SCÈNE I.

Le Protonotaire, Boniface.

LE PROTONOTAIRE.

Hé, Boniface, mon ami,
Je suis déjà mort à demi,
Tant ce petit Dieu me tourmente.
Ha, ma trop cruelle Constante !
415 La grand' constance de ton sort,
Seule me causera la mort.

BONIFACE.

Comment cela, Monsieur ? Vous ai-je
Si longtemps servi au collège
Pour maintenant vous défier
420 De votre serviteur, premier
Qui en a mis les fers au feu ?

LE PROTONOTAIRE.

Hélas, Boniface ! pour Dieu
Si jamais la fidélité
De ton devoir m'a incité
425 À récompenser ton service,
Comme je dois, de mon office,
C'est ores qu'il te faut prévoir
Au mal instant du désespoir,
Et montrer ton invention.

BONIFACE.

430 Je sais bien qu'il n'est question
Que d'argent, dont avez défaut :
Car le temps est venu qu'il faut
Toujours avoir argent en banque,
Qui veut que la dame ne manque.

LE PROTONOTAIRE.

435 Il est vrai : car tout mon tourment
Vient de cela, tant seulement,
Tu sais que nous n'avons la croix
Encore qu'il y ait trois mois

Avant que recevoir argent.

BONIFACE.

440 Vous êtes par trop diligent
A faire la magnificence,
Depuis qu'avez la jouissance
De quarante ou cinquante écus.

LE PROTONOTAIRE.

445 Boniface, je ne suis plus
Enfant comme je soulais être.

BONIFACE.

Il faut que vous soyez le maître
Dorénavant des passions
De vos journalles actions.

Journelle : de journée, quotidienne. |

LE PROTONOTAIRE.

450 Je le serai. Mais penses-tu
Combien est grande sa vertu,
Et combien sa perfection
Peut dompter mon affection ?

BONIFACE.

Nous voyons cela tous les jours :
Ce sont vos premières amours.

LE PROTONOTAIRE.

455 Ce n'est point cela, Boniface :
Tant seulement sa bonne grâce,
Son doux parler et son maintien,
Sans rien flatter méritent bien
L'amour d'un bien plus grand seigneur.

BONIFACE.

460 Voilà, vous y avez le coeur :
Non pas vraiment que je déprise,
Disant cela, votre entreprise :
Mais il ne faut être si chaud
En ses affaires.

LE PROTONOTAIRE.

465 Mérite un plus parfait service. Son coeur haut

BONIFACE.

Mais si l'argent du bénéfice
Ne suffit à telle dépense ?

LE PROTONOTAIRE.

Il faut aimer en espérance ;
Il nous viendra quelque hasard.

BONIFACE.

470 Oui bien, mais possible trop tard ;
Il faut prévoir à son affaire.

LE PROTONOTAIRE.

Encore le bien de mon père
Ne manquera point.

BONIFACE.

Que nous fassions si grand dépense. Il ne pense

LE PROTONOTAIRE.

475 Ha, je veux être entretenu
Honnêtement du revenu
Qui m'appartient.

BONIFACE.

Car vous êtes d'une maison C'est la raison :
Qui le mérite : mais aussi
480 Il faut avoir des siens souci.

LE PROTONOTAIRE.

Or, Boniface, il n'est pas heure
De faire plus longue demeure,
Nous avons métier d'autre chose.

BONIFACE.

Je l'entends.

LE PROTONOTAIRE.

485 Du tout sur toi. Dont je me repose

BONIFACE.

Que nous aurons argent comptant. Je ferai tant

LE PROTONOTAIRE.

J'aime mieux payer l'intérêt,
Pourvu que le paiement soit prêt.

BONIFACE.

Je vous prie laissez faire à moi.

LE PROTONOTAIRE.

490 Aussi je m'en attends à toi.

BONIFACE.

Vous le pouvez, allez m'attendre
Dans le palais, j'irai vous prendre
Au repasser.

Repasser : Après être allé d'un lieu à un autre, revenir de celui-ci au premier. [L]

LE PROTONOTAIRE.

Le Secrétaire
M'y doit trouver pour quelque affaire.

SCÈNE II.

Constante, Richard, Boniface.

CONSTANTE.

495 Richard mon ami, dites lui
Que j'en endure autant d'ennui
Qu'il m'est possible, et que j'espère,
Mais qu'il soit parti, si bien faire
Qu'il sera content du devoir
500 Que j'en ferai.

BONIFACE, à part.

Il faut savoir
Que veut ce doux contentement.

RICHARD.

Vous n'en voulez foi ne serment,
Mais il vous aime de tel coeur.
Que déjà son amour vainqueur
505 L'a presque mis au désespoir.

CONSTANTE.

Las, Richard, il a tout pouvoir
Sur moi qui suis sienne, et j'espère,
S'il me survient en mon affaire,
Le reconnaître tant que l'âme
510 Me batte au corps.

BONIFACE, à part.

La pauvre femme
Ne se donne qu'à ses amis :
J'entends bien tout, elle a commis
Quelque petite portion
De l'amoureuse affection
515 Sur la bourse d'un amoureux.

RICHARD.

Mademoiselle, il est heureux
De ce qu'il vous plaît demander
La chose qu'il peut accorder.

CONSTANTE.

520 Et bien, Richard, vous lui direz
Que je suis sienne, et le prierez
De ce dont je vous ai parlé.

BONIFACE, à part.

Voilà le paquet emmalé,
Mon maître peut bien dire à Dieu.

RICHARD.

525 Je ne puis plus être en ce lieu,
Je vais quérir l'autre quittance.

BONIFACE, à part.

Si est-ce que j'ai espérance
D'émoucher quelque argent de vous.

CONSTANTE.

Haut, Boniface, un peu plus doux,
Quelqu'un vous fait-il déplaisir ?

BONIFACE, à part.

530 Il la faut avoir à loisir.

À Constante.

Ha, mademoiselle Constante.

CONSTANTE.

535 Quel est l'ennui qui vous tourmente ?
N'y saurait-on bientôt prévoir ?
Il est grand seigneur, qui peut voir
Monseigneur le Protonotaire.

BONIFACE.

Il est empêché d'un affaire
Qui est de bien grande importance,
En quoi il a bonne espérance
De parvenir à grand honneur.

CONSTANTE.

540 Et bien, bien, ce sera Monsieur,
Il ne voudra plus regarder
Ses amis.

BONIFACE, à part.

Tant elle sait farder
Et emmieller son langage !

CONSTANTE.

545 Bon Dieu, que vous êtes sauvage
Depuis un peu !

Emmaler : Mis dans une malle,
enfermé.

Emoucher : Chasser les mouches. Par
extension, battre, comme si les coups
étaient donnés pour chasser les
mouches. [L]

BONIFACE.

C'est que je pense

À une bonne récompense
Qu'on donne pour son bénéfice,
Si quelqu'un veut faire un service
De lui prêter deux cents écus.

CONSTANTE.

550 Ne lui en faudrait-il non plus ?

BONIFACE.

Non.

CONSTANTE.

N'a-t-il point quelque amitié
Dedans Paris, pour la moitié ?

BONIFACE.

Non du tout, oui bien pour cinquante.

CONSTANTE.

555 Ha, vraiment je suis très contente
De lui prêter le demeurant,
Du bon du coeur, en m'assurant.

BONIFACE.

Mademoiselle, le plaisir
Sera selon votre désir
Honnêtement récompensé.

CONSTANTE.

560 À son vouloir.

BONIFACE.

J'ai avancé

Ma langue, sans son mandement.

CONSTANTE.

565 Vous le pouvez honnêtement :
Car je suis si bien son amie,
Que s'il me demandait la vie
Je lui départirais mon âme,

BONIFACE.

Tant le bon vouloir d'une dame
Peut aider l'ami au besoin.

CONSTANTE.

570 Boniface, j'ai plus de soin
De l'avancement de son bien
Et honneur, que non pas du mien,

Encore que j'en soi reprise ;
Mais je suis tellement éprise
De son amour, que j'ai grand peur
Que ce soit mon dernier malheur.
575 Au pis aller, je suis heureuse
Que cette étincelle amoureuse
A touché sa perfection.

BONIFACE.

Ce n'est qu'a bonne intention
Mademoiselle, et le tourment
580 Se finira heureusement.

CONSTANTE.

Je prie Dieu qu'il vous veuille ouïr.

BONIFACE.

Et allez vous pourrez jouir,
Vous savez quoi.

CONSTANTE.

Ha ! Boniface.

BONIFACE.

Mademoiselle, votre grâce,
585 Et votre parfaite beauté
Seule vainquit sa liberté :
Car plus il vit en ce martyr,
Tant plus constamment il aspire
À faire chose qui contente
590 Le seul désir de sa Constante.

CONSTANTE.

Écoutez, je vous veux prier,
À cause que le Trésorier
S'apprête pour tantôt partir,
D'en vouloir Monsieur avertir,
595 Qu'il soit un peu plus diligent :
Et cependant, voilà l'argent,
Il m'en fera reconnaissance
Quand il viendra.

BONIFACE.

Qu'avant qu'il soit une bonne heure
600 Il sera dans votre demeure.

J'ai espérance

À part.

Vive, vive l'invention
Pour bien faire ma faction :
Il en faut bien faire la croix
En notre âtre : ils sont tous de poids,
605 Je les ai eus tous pour le prix
Que cette dame les a pris.

Je reconnais bien celui-ci,
Et ce double ducat aussi,
Un noble, un angelot encor :
610 C'était pour des bracelets d'or
Que Monsieur lui donna un jour.
Ce demeurant vient de l'amour
Des bonnes gens de son quartier.
A tous les diables le métier,
615 Oui ne nourrit et entretient
Le compagnon qui le maintient,
Et ne fut qu'un peigne de buis.

CONSTANTE, à part.

Au moins si le seigneur Loys
Me fait ce bien, dont je le prie,
620 Ma bourse sera bien remplie
De l'argent que j'ai déboursé.

SCÈNE III.

Le Trésorier, Sulpice, Constante.

LE TRÉSORIER.

Croyez qu'un argent avancé
Vaut bien cela.

SULPICE.

Si fait vraiment

625 Et je m'ébahi fort comment
Vous faites si honnête tour.

LE TRÉSORIER.

Sire Sulpice, c'est l'amour
Que je lui porte.

SULPICE.

Il le vaut bien.

630 Et puis de ces gens l'entretien
Sert de beaucoup aucune fois.
Il me souvient qu'un jour j'étais
En la court pour un mien affaire,
Seulement un protonotaire
Auquel j'avais fait du service
Fit tout mon cas.

LE TRÉSORIER.

Sire Sulpice,

635 Comme vous dites, le maintien
De gens de Cour, est notre bien.
Je crains que nos fautes commises
À la parfin ne soient reprises,
Comme nous voyons la fortune
640 Être plus souvent importune
À gens qui sont en tel degré,

Qui n'ont toujours le vent à gré :
Il ne faudrait au mal extrême
Que ce bon gentilhomme même
645 Pour bien conduire mon affaire,
S'il m'advenait quelque misère.

SULPICE.

Vous dites bien, il faut prévoir
Au mal qui nous peut décevoir.
C'est ainsi qu'il faut disposer,
650 C'est ainsi qu'il faut aviser
À un malheur qui se présente
Pour brouiller toujours notre attente,
Tant nature nous est cruelle.
Mais n'est-ce pas Mademoiselle
655 Que je vois venir droit à nous ?

CONSTANTE.

Mon dieu, monsieur, dépêchez-vous,
Vous savez qu'il est déjà tard.

LE TRÉSORIER.

Je n'attends plus qu'après Richard.

CONSTANTE.

Hélas mon Dieu ! La seule peur
660 Qu'il ne vous advienne un malheur
Me le fait dire, tous les champs
Sont remplis de mauvaises gens :
Surtout gardez vous bien du soir.

SULPICE.

Encore y fait il bon prévoir,
665 Cela ne vient que de bon coeur.

LE TRÉSORIER.

Si vous voyez le serviteur
Du seigneur Loys, que Marie
L'amène après nous.

CONSTANTE.

De tôt dépêcher votre affaire.

Je vous prie

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

670 L'homme de ce Protonotaire
N'est pas des plus niais du monde :
Quand il est céans, il me sonde,
Et semble bien à l'ouïr dire
Qu'il ait intention de rire
675 Tout ainsi comme fait son maître :
Et crois que s'il se sentait être
Si peu que rien favorisé,
Il serait bien assez rusé
D'essayer s'il pourrait bien faire
680 Ce que fait le Protonotaire.
Je n'userai plus de rudesse
En son endroit, car ma maîtresse
Dit qu'il ne faut point refuser
Ce qui ne se peut onc user.
685 Aussi est-ce une grand' folie
Que d'engendrer mélancolie.
Nous n'aurons pas toujours le temps
Pour rendre nos désirs contents.
Il faut donc prendre le loisir,
690 Puisque nous voyons le plaisir
S'offrir d'une gaieté de cœur.
Et pourquoi non ? Le serviteur
N'aura-t-il aussi grand' puissance
De me donner la jouissance,
695 Et rendre l'appétit content
De ce point que l'on prise tant,
Comme Monsieur à sa Constante ?
Je crois que le mal qui tourmente
L'esprit et mon repos de nuit
700 Se guérit par même déduit :
Autant peut le lait que le prêtre,
Et le serviteur que le maître,
Le pauvre, comme un de grand' race.
Mais je ne vois point Boniface
705 Venir ainsi qu'il a promis.

ACTE III

SCÈNE I.

LOYS, seul.

Aujourd'hui l'on n'a plus d'amis
Si n'est la bourse et les écus ;
Aujourd'hui l'on ne trouve plus
Qui veuille tenir la querelle
710 De quelque honnête damoiselle :
Le gain fait tout, le gain emporte
Les remparts d'une ville forte ;
Le gain fait cocus les maris ;
Le gain est le dieu de Paris ;
715 C'est le dieu des inventions
Et la fin des intentions.
Le gain fait courir les marchands
Aux périls et dangers des champs,
Aux périls des vents et tempêtes
720 Qui plus souvent dessus leurs têtes.
Tombants d'épouvantable effort,
Leur mettent dans les dents la mort,
Voire au plus beau de leur jeunesse.
Encore qu'il soit tel, si est-ce
725 Que jamais il n'eut la puissance
De faire fléchir la constance
De ma Cruelle. De son coeur
Amour en fut le seul vainqueur :
Tant seulement d'une beauté
730 Son coeur se sentit incité ;
Il repose aussi en un lieu
Digne du triomphe d'un dieu.
Qu'un dieu tout seul aussi se vante
D'avoir fait broncher ma Constante,
735 Elle seule, dessous le Ciel,
Qui mérite avoir l'honneur tel.
L'amour qui le commun enflamme
N'est que neige auprès de ma flamme,
D'autant que sa divinité
740 Surpasse toute humanité
Au brasier qu'il m'a fait sentir.

SCÈNE II.
Richard, Loys.

RICHARD.

Monsieur, il est prêt à partir,
Et ne reste plus que quittance
Pour votre dette et pour l'avance :
745 Car l'argent est déjà tout prêt.

LOYS.

Combien prend-il pour l'intérêt ?

RICHARD.

Vingt-cinq écus sur le paiement,
Et autant sur l'avancement.

LOYS.

C'est trop vraiment de la moitié.

RICHARD.

750 Encore si n'était l'amitié
D'un sien voisin, il ne pourrait
Vous en bailler.

LOYS.

Et ce serait

Un tour duquel la repentance
Suivrait de bien près la vengeance.
755 Retiendrait-il ainsi mon bien ?

RICHARD.

Monsieur, encore n'y prend il rien,
C'est un marchand, comme j'ai dit.

LOYS.

Pardieu il a pauvre crédit
À ce prêteur.

RICHARD.

Voilà que c'est :

760 Les amis sont à intérêt,
Encore se faut-il hâter.

LOYS.

Or puisqu'il en faut échapper
Voilà l'autre quittance encor'.

RICHARD.

765 C'est mon, mais de la chaîne d'or
Que demande la damoiselle ?

LOYS.

Je n'en sache point d'assez belle :
Délivre lui cinquante écus
Pour en acheter une, ou plus,
S'il est métier, la récompense
770 Que je prétends vaut la dépence :
Au demeurant hâte le pas.

Il sort.

RICHARD.

Les escadrons et les combats
N'eurent oncque si grand' puissance
Que Monsieur n'y fit résistance :
775 Et maintenant une beauté
Triomphe de sa liberté.
Encore vraiment la Damoiselle,
Quand tout est dit, n'est pas si belle :
Toutefois je ne la déprise :
780 Car on dit que la marchandise
Qui plaît est à demi vendue.
Je crains que ma voix entendue
Ne soit entrée en la cervelle
De cette rapporte-nouvelle,
785 Qui m'attend là devant la porte :
Car vraiment elle est assez sotté
Pour le rapporte à Constante.

SCÈNE III. Marie, Richard.

MARIE.

Voici Richard qui se tourmente
De quelque malheur advenu.
790 Son esprit est bien détenu
À voir sa manière de faire.

RICHARD.

Il faut penser à mon affaire.
Puisque j'approche la maison.

MARIE.

Venez, Richard, c'est la raison
795 Que si longtemps on vous attende.

RICHARD.

Et bien, quoi, petite friande ?
Vous serez donc toujours fâcheuse ?
Vous ferez donc la rigoureuse
Au pauvre Richard langoureux ?
800 Mon Dieu, que je serais heureux,
Si je pouvais à mon loisir
Avoir de ce sein le plaisir :
Ces deux ivoirines boulettes,
Ces deux cerises rondelettes.
805 Ce sera bien quand vous voudrez.

Ivoirine : Qui est d'ivoire ou qui est semblable à l'ivoire [L]

MARIE.

Lâchez vos chiens, vous les prendrez,
Car vous êtes le nonpareil.

| Nonpareil : Qui est sans pareil. [L]

RICHARD.

Si vous êtes de mon conseil
Nous ferons bien nos besognettes.

Besognette : On lit besongnette.
Probablement diminutif de besogne,
petit travail, tâche.

MARIE.

810 Et mon, Dieu, Richard, que vous êtes
Ores éveillé pour votre âge !

RICHARD.

Ce n'est sinon que le courage
Qui s'augmente de jour en jour.

MARIE.

Vous voulez donc faire l'amour ?

RICHARD.

815 Ma foi, Richard se délibère
Avoir toujours pour l'ordinaire
Quelque chose qui soit de mise.

MARIE.

Voilà une belle entreprise.

RICHARD.

Il m'y faut or' avant prévoir.

MARIE.

820 Comment ? Il semblerait à voir
Que vous ne sussiez troubler l'eau.

RICHARD.

L'intention est au cerveau,
Marie, et puis il ne faut pas
Estimer le moine à son pas
825 Quand il marche dans le couvent.

MARIE.

Ananda vous êtes savant,
Vous entendez bien cette affaire.

RICHARD.

Je suis niais, laissez moi faire,
Aussi bien n'engendrai-je point.

MARIE.

830 Richard, Richard, j'entends le point.
Vous voulez rire, c'est cela.

RICHARD.

Ma foi, me voici, me voilà,
Je ne tiens jamais mon courroux,
Je suis humain, courtois et doux,
835 Prêt à vous faire tout service,
À celle fin que je jouisse.
Vous entendez le demeurant.

MARIE.

Sus, sus, Richard : marchez avant :
Monsieur le Trésorier attend
840 Pour vous donner argent comptant.
Il est chez le sire Sulpice.

RICHARD.

Prendre argent est un bon office,
Et mauvais d'être fournisseur.

MARIE.

845 Vous êtes un beau gaudisseur,
Ananda je m'y recommande.

Gaudisseur : Celui, celle qui aime à se gaudir. Terme familier et qui commence à vieillir. Se réjouir. [L]

RICHARD.

Adieu la petite friande.

MARIE.

Il veut ressembler Boniface.

SCÈNE IV. Constante, Marie.

CONSTANTE.

850 Viens çà, méchante, quand sera-ce
Que feras ce qu'il appartient ?
Dis.

MARIE.

Ce n'est pas à moi qu'il tient.

CONSTANTE.

Que jases-tu en cette place ?

MARIE.

Que voulez-vous si Boniface
Ne se veut d'aventure hâter ?

CONSTANTE.

855 Qu'as-tu à faire d'arrêter
Le valet du seigneur Loys,
À babiller devant cet huis
Avec lui ? Vous sentez le coeur :
Encore avec un serviteur.
860 Saint Jean, le bon ami de Dieu,
Vous irez en un autre lieu
Faire votre belle menée.
Comment, madame l'affétée
Est-ce l'état que je vous montre ?
865 Croyez que si je vous rencontre,
Vous maudirez à jamais l'heure
D'avoir entré en mon demeure.
Marchez, marchez, entrez dedans.

Babiller : Parler beaucoup, facilement, et surtout pour le seul plaisir de parler. [L]

Huis : Terme vieilli qui signifie porte. [L]

Affété : Qui a de l'afféterie ; qui marque de l'afféterie. Recherche mignarde dans les manières ou dans le langage. [L]

Seule.

870 Voilà, c'est l'amour de ce temps ;
Aujourd'hui l'on ne voit plus homme
Garder la fidélité, comme
Les amoureux du temps passé.
Le ferme amour est déchassé.

Déchassé : parti.

Feintise : Habitude de la feinte.
Synonyme de feinte, avec cette seule
nuance que feintise vieillit et qu'il a un
air archaïque. [L]

Et en son lieu une feintise,
Le seul masque, à sa place prise.
875 Nous cependant, mal avisées,
Sommes plus souvent abusées
Par ceux qui ne font que chercher
Le moyen de nous débaucher.
Et voilà comment aujourd'hui
880 La fin d'amour n'est rien qu'ennui :
Car des hommes l'outrecuidance
Est cause de cette inconstance
Eux qui tireraient d'une femme
Les biens, l'honneur, le corps et l'âme :
885 Et puis quand ils ont fait, à Dieu,
Tout autant en un autre lieu,
Ainsi que fortune leur donne :
Mais en vain je me passionne.

SCÈNE V.

Le Protonotaire, Boniface, Constante.

LE PROTONOTAIRE.

Ma Constante se plaint de moi,
890 Et m'accuse, comme je crois,
De ce que je demeure tant
À venir.

CONSTANTE.

Ah ! Trop inconstant !
Et moi trop facile à le croire !
Je pensais le Protonotaire
895 Être digne d'un plus grand heur :
Mais je crois que son serviteur
A pris sur lui plus de puissance
Qu'il ne fit onc d'obéissance.

LE PROTONOTAIRE.

Ha Boniface ! Maintenant
900 J'aperçois que tout ce tourment
Ne lui vient sinon que de moi.

CONSTANTE.

L'amour donc n'aura plus de loi ?
On n'en fera donc plus de compte ?

LE PROTONOTAIRE.

L'impatience me surmonte,
905 Je n'en saurais plus endurer.

CONSTANTE.

Encore qui me fait espérer,
C'est la mort après longue attente.

LE PROTONOTAIRE.

Las ! Que pensez-vous, ma Constante,
En vous menaçant du trépas ?

BONIFACE, à part.

910 Le voilà pris, il a son cas,
La dame le tient à son aise.

CONSTANTE.

Hélas ! Monsieur ne vous déplaît,
Je vous pensais être plus loin.

LE PROTONOTAIRE.

Comment, mon cœur ? Comment, mon soin ?
915 Penseriez-vous bien qu'en amour
Je voulusse faire un tel tour ?
Vous n'avez expérimenté
Quel vouloir à ma fermeté,
Encore vous n'avez assurance
920 Quelle est en amour ma constance.

BONIFACE, à part.

Il en a tout au long du bras.

CONSTANTE.

Pardonnez moi, mon seul soulas,
L'amour est toujours soupçonneux.

Soulas : Terme vieilli. Soulagement,
consolation, joie, plaisir. [L]

BONIFACE, à part.

C'est l'ordinaire entre amoureux,
925 Qui fait que la foi se renforce :
Car c'est d'amour subtile amorce
Que les débats de deux amants.

Amorce : Fig. Tout ce qui fait mordre
à, tout ce qui attire. [L]

LE PROTONOTAIRE.

La mort puisse mes jeunes ans
Plutôt retrancher en ma fleur,
930 Que je sois jamais serviteur
D'une autre dame que de vous.
Jamais l'amour ne me soit doux,
Si par mon infidélité
Je sers à une autre beauté.
935 Plutôt me laisse tout ami,
Et plutôt me soit ennemi
L'aspect de mon astre fatal.

BONIFACE, à part.

Il est au plus fort de son mal.
Il n'y a rien dessous les cieux
940 Ou pire, ou plus audacieux.

CONSTANTE.

Aussi vous savez, Monseigneur,
Que mon corps et tout mon honneur
Vous fut abandonné par moi
Sur l'assurance de la foi,
945 Comme seul digne d'être aimé.

LE PROTONOTAIRE.

Aussi toujours ai-je estimé
Mon heur favorisé des dieux,
Comme celui seul sous les cieux,
Qui est heureux en ses amours.

BONIFACE, à part.

950 C'est la coutume, on voit toujours
Ces jeunes gens à marier
Devenir fols.

| Fol : fou.

LE PROTONOTAIRE.

A-t-il déjà gagné le haut ?
Le Trésorier.

CONSTANTE.

955 Non pas encore, mais il faut
Entrer céans, et vous cacher :
Encor faut-il se dépêcher,
Car il n'est pas loin.

LE PROTONOTAIRE.

S'il demeurerait plus longuement ?
Mais comment ?

CONSTANTE.

Il est sur le point de partir.

SCÈNE VI.
Richard, Constante.

RICHARD.

960 Par le corps, j'en veux avertir
Mon maître, il le saura : comment !
Est-ce là donc le beau serment
De loyauté ? Je m'en doutais,
J'en suis certain à cette fois :
965 Car de mes deux yeux je l'ai vu.

CONSTANTE.

Et bien, Richard, avez-vous eu
Votre paiement ?

RICHARD.

Une moitié.

CONSTANTE.

Mon don n'est il point oublié ?

RICHARD.

970 Voici l'argent pour en avoir,
Si vous voulez le recevoir.

CONSTANTE.

Pourquoi non ?

RICHARD.

Ouvrez votre main.

CONSTANTE.

Ha, Richard, ce serait en vain,
Je vous prie, ne me trompez plus.

RICHARD.

975 Non, non, voilà cinquante écus
Pour avoir une chaîne d'or,
Me pensez-vous moqueur ?

CONSTANTE.

Encore

Vous avez de moi souvenance ;
Voilà pour votre récompense.

RICHARD.

980 Il m'a commandé de savoir
Quand il pourrait vous venir voir.

CONSTANTE.

Non pas pour aujourd'hui, demain.

RICHARD.

Touchez en donc dedans ma main.

Elle sort.

CONSTANTE.

Je le veux, je me recommande.

RICHARD.

Par le corps bieu : juron.

985 Par le corps bieu, elle ne demande
 Que les écus : car quant au reste,
 Elle a son cas ; mais je proteste
 D'en avoir bientôt la vengeance,
 Et du paiement et de l'avance ;
 Et des cinquante écus encore,
 990 Des anneaux et des chaînes d'or
 Dont Monsieur lui a fait présent ;
 Elle n'a rien trop chaud ne pesant.
 Et voilà, la coutume est telle :
 Car envers une damoiselle
 995 Il faut toujours l'argent en main :
 Et puis on sait bien que son gain
 Est semblable à l'oisellerie :
 L'oiseleur en quelque prairie
 Vient épandre ses grains semés,
 1000 Où les oiseaux accoutumés
 Ainsi se laissent amorcer :
 (Car il faut un peu avancer
 Pour en avoir du grain après)
 Et lorsqu'ils sont pris dans les rets
 1005 Ils paient au long la dépense.
 Dont l'oiseleur a fait l'avance.
 Ainsi le bordeau, c'est le pré,
 Là ou l'amoureux est entré
 Comme un oiseau : la maquerelle
 1010 Est l'oiseleur, qui renouvelle
 Souvent l'appas, et met en main
 Au lieu d'amorce, une putain :
 Les caresses, les mignardises,
 Les bonjours et les gaillardises,
 1015 Le doux accueil, le deviser,
 Sont les moyens d'appriivoiser.
 Et en cette façon, mon maître
 Est aux rets : mais si je puis être
 Écouté, il aura vengeance
 1020 De toute cette grand' dépense.
 Encore ce beau Trésorier,
 Et ce cocu, se fait prier,
 Où il est le plus diligent :
 Et fait accroire que l'argent

Bordeau : Vieux pour bordel ; lieu de prostitution.

Deviser : Échanger avec quelqu'un de menus propos. [L] Ici substantivé.

Rets : Filet pour prendre du poisson, du gibier. [L]

Maquerelle : Terme qui ne se dit pas en bonne compagnie. Celui, celle qui fait métier de débaucher et de prostituer des femmes ou des filles. [L]

1025 Qu'il m'a baillé n'est pas à lui.
Je lui ferai dire aujourd'hui
Celui qui a mangé le lard,
Si je le puis tenir à part.

ACTE IV

SCÈNE I.

Loys, Richard.

LOYS.

Amour premier de notre vie
1030 Inventa la bourellerie,
Et cruauté, comme je crois :
Car assez en moi j'aperçois
Combien sa rage est redoutable,
Moi qui suis le plus misérable
1035 Qui soit en ce monde vivant.
Je suis ébranlé comme au vent,
Je suis époiné et tourmenté,
Demi-mort, rompu, transporté,
Tourné dans la roue d'amour :
1040 En mon esprit ne fait séjour
Aucun repos, je suis jà las,
Là je suis où je ne suis pas,
Mon esprit n'est là où je suis,
Je veux cela que je ne puis ;
1045 Vivant et mourant je demeure ;
Ce qui me plaît en la même heure
Me tourne en mécontentement,
Tant déjà l'amoureux tourment
S'est acquis sur moi de puissance :
1050 Il me met en route, il m'élançe,
Il désire, il ravit, il tient,
Ce qu'il me donne, il le retient :
Il me fait à l'instant défaire
Ce que lui même m'a fait faire,
1055 Et l'oeuvre faite à sa poursuite
Est tout incontinent détruite
Et encore avec ces malheurs,
Ce seul point ci fait que je meurs.
Richard.

RICHARD.

Monsieur.

Bourellerie : Le métier, le commerce
du bourellier : ouvrier qui fait et vend
des harnais. [L]

Époiné : Terme vieilli. Faire sentir
un aiguillon, un désir. [L]

LOYS.

Ce peut-il faire

1060 Que ce gentil Protonotaire
Soit jouissant de mon mérite ?

RICHARD.

Je vous ai l'affaire décrite,
Hors mis le saut tant seulement.
N'est-ce donc pas assez ?

LOYS.

Comment ?

RICHARD.

1065 Demandez vous comment j'ai su
Ce beau chef-d'oeuvre ? Je l'ai vu
De mes deux yeux : et d'avantage,
J'ai entendu tout leur langage,
Et la conduite de l'affaire.

LOYS.

1070 Mais qui est ce Protonotaire ?
Le pourras-tu bien reconnaître ?

RICHARD.

Ha, je vois bien que c'est mon maître
Ne croira Dieu que sur bon gage.

LOYS.

1075 Je perds le sens et le courage
Tant ce dur rapport me tourmente.
Qui eut pensé que ma Constante
M'eut voulu faillir en amour,
Et me faire un si lâche tour ?
Encore ne le puis-je croire.
1080 As-tu vu ce Protonotaire
Entrer dedans ?

RICHARD.

Oui, je l'ai vu.

LOYS.

As-tu vu qu'elle la reçu ?

RICHARD.

J'ai vu même qu'elle le baisait,
Et, le flattant, le courtoisait.

LOYS.

1085 Tout cela n'est que courtoisie ;
Je ne prends point de fantaisie
Pour un baiser : car maintenant
Cela se fait honnêtement.

RICHARD.

1090 Mais quand avecque ce baiser
On ajoute le deviser,
Qui montre assez l'affection
De l'amoureuse passion,
Je crois qu'il ne faut plus de doute.

LOYS.

1095 Est-ce ainsi donc qu'elle me redoute ?
Serai-je donc si peu prisé ?

RICHARD.

Elle vous a dévalisé.

LOYS.

Encore ne le crois-je point.
Raconte moi de point en point
Comment le tout c'est démené.

RICHARD.

1100 J'étais en un lieu détourné,
Ou j'ai entendu tout l'affaire.

LOYS.

Je suis donc contraint de le croire :
Tu ne voudrais être menteur.

RICHARD.

1105 Je n'en suis que le serviteur,
Et pour le devoir de service
Je fais au moins mal mon office
Qu'il m'est possible. Au demeurant
Toujours véritable, espérant
Faire toujours de mieux en mieux.

LOYS.

1110 L'eau, la terre, l'air et les cieus,
Et mille autres fureurs éprises
Contrarient mes entreprises.
Mais je veux montrer combien peut
Mon vie depuis qu'elle s'émeut.

RICHARD.

1115 Celui qui voudra s'empêcher,

Qu'il entreprenne être nocher.
Pour dessus la grand' mer conduire
Par son conseil une navire
Et une femme : car au monde,
1120 Il n'y a rien qui plus abonde
En toutes affaires nouvelles
Que les nefes et les damoiselles.
Et pourtant si mon maître est sage,
Qu'il ne s'en fâche davantage.
1125 Puis j'ai entendu bien souvent,
Que d'une femme le devant,
Ressemble à cette lampe ardente,
Qui est dans l'Église pendante,
À fin d'allumer les chandelles
1130 De toutes les offrandes nouvelles :
Elle en allume infinité
Sans rien perdre de sa clarté :
Aussi la femme a beau changer
Un familier à l'étranger,
1135 L'étranger au premier venu,
Toujours son cas est maintenu
En son entier, si d'aventure
Elle n'y mêle quelque ordure.
Et si dit-on communément,
1140 Qu'après le doux ébattement
Du jeu d'amour, il n'y perd plus
Le tablier rabaisé dessus.

SCÈNE II.

Le Trésorier, Sulpice.

LE TRÉSORIER.

Sire Sulpice, j'ai vouloir
De vous le faire apercevoir.

SULPICE.

1145 Vous me faites par trop d'honneur.

LE TRÉSORIER.

Vous trouverez un serviteur
Et un ami en mon endroit.

SULPICE.

Non, non, Monsieur, quand il faudrait
Montrer la bonne affection,
1150 Vous sauriez quelle intention
J'ai de vous faire du service.

LE TRÉSORIER.

Je le sais bien, sire Sulpice,
Ce n'est d'aujourd'hui seulement :
Et je vous promets le serment,
1155 Que tant que Dieu me donne vie

J'aurai toujours pareille envie :
Je vous connais digne d'aimer.

SULPICE.

Autant devez vous estimer
De ma part.

SCÈNE III.

Loys, Richard, Thomas, Le Trésorier, Sulpice.

LOYS.

Çà, çà, tous en armes.

RICHARD.

1160 Ils ont affaire à des gendarmes,
Ils le connaîtront par effet.

THOMAS.

Monsieur, ce ne serait mal fait
De prendre en main quelque rondelle.

LOYS.

1165 Non, non, je n'ai que faire d'elle,
Elle pense donc que je prise
Davantage sa marchandise
Que mon honneur : je ne suis plus
De ceux qui donnent des écus
Pour m'entretenir en sa grâce :
1170 Je suis d'une trop noble race.

THOMAS.

Je veux faire provision
Maintenant d'un bon morion
Pour couvrir le haut de ma tête.

Morion : Ancienne armure de tête
plus légère que le casque. [L]

LOYS.

1175 Me penserait elle tant bête
Que voulusse endurer tel sort ?

LE TRÉSORIER.

Sire Sulpice, quel effort !
Que veut dire cette entreprise ?

SULPICE.

Noise : Discorde accompagnée de
bruit. [L]
1180 Possible quelque noise éprise
Entre eux : car toujours ces soudards
Ont querelles en toutes parts.

Soudard : Terme familier. Homme qui
a longtemps servi à la guerre et qui en
a les habitudes ; il se prend en
mauvaise part, soit par moquerie, soit
pour exprimer la grossièreté ou la
barbarie. [L]

LE TRÉSORIER.

Entrons dedans.

SULPICE.

Fermez votre huis.

LE TRÉSORIER.

Je connais le seigneur Loys,
Je crois qu'il ne me cherche pas.

RICHARD.

1185 Monsieur, monsieur, hâtons le pas,
Le Trésorier est à la porte.

LOYS.

Çà, çà, faites moi bonne escorte ;
Qu'on me lui fende les naseaux.

RICHARD.

1190 Je veux comme des bécasseaux
Enfiler cette Trésorière,
Le Trésorier, la chambrière,
Pour marque qu'une telle injure
N'est impunie.

Bécasseau : Petit de la bécasse ; oiseau.
Fig. et populairement. C'est une
bécasse, se dit d'une femme sans esprit.
[L]

THOMAS.

1195 Que le premier par moi trouvé
Demeurera sur le pavé,
Protonotaire et Boniface.

Et moi je jure

LE TRÉSORIER.

Sire Sulpice, il nous menace.
Hélas, mon dieu ! Je suis perdu.

THOMAS.

Le Trésorier m'a entendu,
Il heurte pour entrer dedans.

SULPICE.

1200 Ils sont armes jusques aux dents,
Et si chacun son bâton porte.

LE TRÉSORIER.

Ne veut-on point ouvrir la porte ?
Me laisserez vous massacrer ?

THOMAS.

1205 Il est en grand peine d'entrer,
Poussons dedans, armet en tête.

| Armet : Armure de tête. [L]

LOYS.

Sus, que chacun de vous s'apprête
De faire maintenant devoir.

RICHARD.

Je lui ferai bien à savoir
A ce gentil Protonotaire,
1210 Qu'il n'a pas maintenant affaire
À un pédante de collègue.

THOMAS.

Il est pris, il s'est mis au piège.

LOYS.

Sus, sus, dedans, enfoncez l'huis.

RICHARD.

Il me semble à voir que je suis
1215 A l'assaut de quelque rempart.
Enfonçons l'huis de part en part,
Nous sommes sur nos ennemis.

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Miséricorde mes amis,
Sommes-nous en une province
1220 Où l'on ne craigne point le Prince ?
Hélas, mon dieu ! Quelle frayeur !
Encore qui plus est, Monsieur
A trouvé ce Protonotaire,
Qui n'a su autre chose faire,
1225 Sinon que se pensant, sauver,
Et voyant subit arriver
Le courtisan et ses soudards
Qui le cherchaient de toutes parts,
Il s'est rendu à leur merci.
1230 Ô quel ennui ! ô quel souci !
Quelle lamentable journée
Maintenant nous est ordonnée !
Voilà, jamais nous n'aurons bien
Dans le logis : car aussi bien
1235 Toujours le Trésorier jaloux
Nous acravantera de coups :
Jamais il n'aura merci d'elle,
Encore si ma Damoiselle
N'eût été prise en ce délit
1240 Avec monsieur dessus le lit,
L'on eut pu couvrir cette affaire :
Mais comment ? le Protonotaire

Acravanter : Assomer, accabler.
[Ancien français]

Pédant : Terme de mépris. Celui qui enseigne aux enfants. Pédant, pédante, celui, celle qui, avec de médiocres lumières et peu de savoir-vivre, prend un air de suffisance, et fait un usage mal entendu de sa doctrine. [L] Le féminin n'est pas requis ci-contre, il permet de faire 8 pieds au vers.

La tenait déjà embrassée,
Quant le mari la devancée
1245 Comme elle se pensait cacher,
Et si ne la pouvait lâcher :
Ce qui a tant seulement fait
Qu'il les a pris dessus le fait.
Je m'ébahis bien fort comment
1250 Il n'est venu premièrement,
À Boniface : toutefois
J'en suis échappée.

SCÈNE V.

Boniface, Marie.

BONIFACE.

J'étais

Pour mon profit particulier,
Quant j'ai oui ce beau Trésorier
1255 Heurter, crier d'une voix forte
Que l'on lui vint ouvrir la porte.
Si est-ce que j'ai si bien fait,
Qu'il ne m'a pris dessus le fait,
Car, quand j'ai oui ce beau ménage,
1260 Ainsi qu'un homme de courage
J'ai gagné le grenier au foin :
Les jambes servent au besoin,
Encore n'est-il que toujours être.
Mais, par Dieu, cependant mon maître
1265 Est pour les gages demeuré,
Et moi un peu plus assuré
Que je n'étais.

MARIE.

Hé ! Boniface !

Vraiment vous avez bonne grâce,
Encore vous vous moquez des gens.

BONIFACE.

1270 Comment cela ? Ce sont sergents,
Qui veulent mener prisonnier
Votre maître le Trésorier.
Quant à moi, j'aime mieux m'en taire.

MARIE.

1275 Mais Monsieur le Protonotaire
Est tout seul entre ces soudards.

BONIFACE.

Je ne me mets en tels hasards,
Je pourrais bien faisant ma monstre
Recevoir quelque malencontre :
Je ferai ci la sentinelle.

MARIE.

1280 Lors que dira Mademoiselle !
Il m'est avoir qu'elle me suit.
Hé ! Vierge Marie, quel bruit !
Je crois que le seigneur Loys
Veut vous tuer.

Le E de mademoiselle est remplacé
par une apostrophe.

BONIFACE.

Il n'est que l'huis

1285 Pour bien échapper du danger :
C'est assez pour m'en étranger,
Par Dieu, je n'y retourne pas.

MARIE.

Hé ! Boniface, parlez bas :
Je m'en vais jusque à la sallette.

Sallette : Petite salle. Désuet.

BONIFACE.

1290 Quant à moi, ma tâche est jà faite,
Je n'y retourne du jourd'hui,
Puisque l'affaire j'ai conduis,
Jusqu'ici, j'en suis échappé.
Et Monsieur demeure trompé ;
1295 Qu'il se contente à sa fortune.

MARIE.

Elle nous est à tous commune :
Encore en fault-il voir la fin.

BONIFACE.

J'en suis bien content : mais à fin
Que ne m'y pensiez embrouiller,
1300 Si l'on me faisait dépouiller ;
J'en aurais mon recours sur vous.

ACTE V

SCÈNE I.

Sulpice, Loys, Richard, Le Trésorier.

SULPICE.

Monsieur, soyez un peu plus doux,
Quel profit pourriez vous avoir
Quand vous le feriez à savoir
1305 À la justice ?

LOYS.

Le profit est à tous commun.

C'est tout un

RICHARD.

Çà, çà, monsieur le Trésorier,
Vous en porterez le collier,
Et ce pour juste récompense
1310 D'avoir pillé l'argent de France.

SULPICE.

Il se soumet à tout accord.

RICHARD.

Par Dieu, je serai le plus fort,
Vous viendrez aussi quand et quand,
Car vous en faisiez le paiement
1315 En son nom, m'aidant à tromper
Vous ne me pouvez échapper
Que ne vous fasse mille ennuis.

LE TRÉSORIER.

Écoutez moi, Seigneur Loys,
Vous savez que j'ai fait avance :
1320 Sera-ce donc la récompense
Que pour moi vous voulez choisir,
Après vous avoir fait plaisir ?
Auriez-vous bien donc le courage
De m'empêcher en ce voyage,
1325 Considéré que mon affaire,
Me contraint comme nécessaire

Pour le profit de notre Prince ?

RICHARD.

Vous êtes sujet à la pince,
C'est cela qui gâte le tout.

LOYS.

1330 Encore en aurons-nous le bout,
Richard, fais ce que je commande.

LE TRÉSORIER.

Seigneur Loys, je ne demande
Sinon avoir appointment
Avecque vous.

RICHARD.

1335 Il faut venir en la prison. Premièrement

LE TRÉSORIER.

Je vous ferai toute raison,
Si vous faites un tour honnête.

RICHARD.

Cela n'est que laver la tête
De l'âne qui est aux Bons-hommes.

LOYS.

1340 Voici grand cas, tant que nous sommes
N'aurons pouvoir de le mener
Au palais pour l'emprisonner,

RICHARD.

Chargez le moi comme une balle
Sus le dos, ou comme une malle,
1345 Puis nous aurons votre courtaud
Qui le mènera aussitôt
Que commandé.

SULPICE.

Et puis Monsieur sera plus doux. Soumettez vous,

LE TRÉSORIER.

1350 À celle fin d'en voir le bout,
Je suis content de perdre tout.
J'ai payé le quartier passé,
Encore vous ai-je avancé
Celui qui vient, pour avoir paix
Avecque vous, Monsieur, je fais
1355 Comme si n'eussiez rien reçu.

Bons-hommes : religieux établis l'an 1259, en Angleterre, par le prince Edmond ; ils professaient la règle de Saint Augustin et portaient un habit bleu. [L]

Courtaud : Personne de taille courte et ramassée. [L]

SULPICE.

Vraiment vous ne serez déçu
Par ce moyen, et de ma part
J'en donnerai le vin à Richard :
Et si désire faire plus.

LOYS.

1360 Vous dites bien : mais les écus
Que la Constante tient encore
Pour avoir une chène d'or ?

LE TRÉSORIER.

Ces écus vous seront rendus,
Et d'autant d'autres dépendus,
1365 Pour nous réjouir tous ensemble.

SULPICE.

C'est un bon parti ce me semble.

RICHARD.

Le vin que vous avez promis
À Richard, n'est-il pas donc mis
Parmi le marché ?

SULPICE.

1370 Je vous le veux donner du mien. Si est bien,

RICHARD.

Mais j'aime bien mieux dans ma main
Le voir que d'attendre à demain :
Car je sais bien que les promesses
De leur naturel sont traîtresses :
1375 Parquoi si voulez paix à moi
Foncez argent.

SULPICE.

Vous l'aurez, car c'est la raison. Ha, par ma foi,

LOYS.

Entrons doncques en la maison
Affin de ravoir ma quittance :
1380 Car je veux du tout assurance.

SCÈNE II.

Boniface, Le Protonotaire.

BONIFACE.

Non, non, Monsieur, si j'eusse été
Dedans notre Université,
Je leur eusse fait à connaître
Que là dedans je suis le maître.
1385 Encore j'ai bonne espérance
D'en avoir un jour la vengeance.

LE PROTONOTAIRE.

Mais que diable es-tu devenu
Cependant ?

BONIFACE.

J'étais détenu
Combattant contre deux soudards :
1390 Par dieu, c'étaient deux grands pendards,
Qui m'eussent arraché la vie
Du corps, si n'eut été l'envie
Qu'avais de vaillamment défendre,
Si bien que je leur ai fait rendre
1395 Tout le courage avec les armes,
Encore que ce fussent gendarmes.

LE PROTONOTAIRE.

Par dieu, je n'ai su si bien faire,
Qu'au plus fort de tout mon affaire
Je n'aie été surpris. Mais quoi ?
1400 Il ne se souvient plus de moi :
Car l'ardeur du Seigneur Loys,
Qui enfonçait en bas son huis
Pour entrer dedans la maison,
Lui a fait perdre la raison.

BONIFACE.

1405 Non, Monsieur, je m'en veux venger.

LE PROTONOTAIRE.

Mais, Boniface, en quel danger
Penses-tu que j'étais alors ?
Je t'assure que tout mon corps,
Étant aussi froid que le marbre,
1410 Tremblait comme une feuille d'arbre.

BONIFACE.

Ne pourriez-vous revancher ?

LE PROTONOTAIRE.

Encore ne savais-je attacher
Mes chausses chutes aux genoux.

BONIFACE.

Ha, si j'eusse été avec vous !

LE PROTONOTAIRE.

1415 Encore me pensant sauver,
Un autre m'est venu trouver
Caché dans la chambre privée :
Puis Constante y est arrivée,
Ce qui a fait que, me sauvant,
1420 Je me suis trouvé au devant
Du Seigneur Loys, qui suivait
Le Trésorier, qui s'enfuyait.

BONIFACE.

Quelle mine vous a-t-il fait ?

LE PROTONOTAIRE.

1425 Il m'a dit que c'était bienfait
À l'homme qui cherche toujours
Son aventure en ses amours,
Et que lui, étant pourchassant
De ce dont j'étais jouissant,
Il se pensait être aimé d'elle.

BONIFACE.

1430 Comment ! De cette damoiselle ?
Sait-on pas bien qui est Constante ?

LE PROTONOTAIRE.

Oui, et qu'en cette folle attente
Il avait dépendu beaucoup :
Mais qu'il voulait tout en un coup
1435 Son argent, que le Trésorier
Retenait dessus son quartier,
Puisqu'elle était ainsi commune.

BONIFACE.

Or la damoiselle en a d'une,
L'argent qu'elle vous a prêté
1440 Entre nos mains est arrêté
Jusque à la plus grande récompense,
Des présents et de la dépense
Que vous avez fait, poursuivant
Son amour, et dorénavant
1445 Il se faut garder d'y rechoir.

Rechoir : Fig. Retomber dans une
même maladie ou dans une même
faute. [L]

LE PROTONOTAIRE.

Boniface allons nous en voir
Tous les écus de la Constante.

SCÈNE III.

MARIE, seule.

Loué soit Dieu, tout se contente :
Et qui plus est, le Trésorier
1450 Ne sera point mis prisonnier;
J'en remercie bien nos amis.
Encore plus il a promis
Pardonner, dont je me contente,
À Mademoiselle Constante,
1455 Et à moi aussi, promettant
D'en faire encore demain autant,
Cela s'entend : mais par ma foi,
Je regarderai mieux à moi,
Et à mon cas dorénavant,
1460 Que je n'ai fait par ci-devant.
Ne vaudra-il pas mieux choisir,
Afin de prendre mon plaisir,
Quelque jeune homme, que toujours
Languir aux misères d'amours ?
1465 Si fait, pendant que la jeunesse
Émut dans mon coeur l'allégresse
Du doux amour, qui or' m'enlasse,
Et duquel déjà Boniface
M'a fait sentir l'ébattement,
1470 Mais ce sera secrètement :
Car voilà, l'on n'est jamais sage
Qu'après les plaies : c'est, c'est l'usage
Du temps qui court, et pour vrai dire,
Ma maîtresse veut toujours rire
1475 Au premier venu, c'est tout un,
Autant aux nobles qu'au commun :
Et en cela gît tant l'affaire
De par dieu. Le Protonotaire
Dont elle tirait tant d'écus,
1480 Maintenant n'y reviendra plus,
Et voilà autant de pratique.
Étrangée de sa boutique.
Mais il faut aller apprêter
Le banquet. De vous inviter
1485 Messieurs, j'aurai bonne envie :
Mais, ananda, la compagnie
Qui est céans mangerait bien
Le Trésorier et tout son bien.

Au vers 1486, il est écrit ananda, nous préférons ananda pour homogénéiser la graphie dans tout le texte.

FIN

EXTRAIT DU PRIVILÈGE

Il est permis à Vincent Sertenas marchand libraire à PARIS d'imprimer ou faire imprimer par qui bon lui semble, et exposer en vente le présent livre imprimé Le Théâtre de Jacques Grévin de Clermont en Beauvaisis, avec le second livre de l'Olympe, et de la Gelodacrye. Avec défenses à toutes autres personnes qu'il appartiendra de n'imprimer, n'exposer en vente icelui livre, sans le vouloir et consentement dudit Sertenas, dedans le temps de six ans prochainement venants et accomplis, sur peine de confiscation desdits livres et amende arbitraire comme plus à plein est contenu es lettre de privilège données à PARIS, le seizième jour de juin 1561,

Par le Conseil, DE COURLAY.

À PARIS, Pour Vincent Sertenas, demeurant en la rue Notre-Dame, à l'enseigne Saint-Jean-l'Evangeliste, et en sa boutique au Palais, en la galerie par où on va à la Chancellerie. ET Pour Guillaume Barbé rue Saint-Jean de Beauvais, devant le Béliérophon.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].